

C'EST COMME SI, SOUDAIN, L'HORIZON S'ÉLARGISSAIT. Il faut dire que, dans la médiocrité ambiante, tout est bon à prendre. Alors, on glissera sur les salamales et les courbettes qui ont inévitablement jalonné la visite du prince héritier de la maison Saoud. On oubliera même l'usage

que le chef du gouvernement aura voulu en faire (contre mauvaise fortune bon cœur? ne disait-on pas qu'il n'était pas lui-même très prisé d'Abdallah?). L'essentiel reste le «retour» à Beyrouth d'un pays arabe parmi les plus importants, si peu sympathique soit-il, et peu importe en la matière si la diplomatie de l'assistance économique n'a pas été relancée. De même, on balaiera par avance l'exploitation que le gouvernement et son chef ne manqueront pas de faire des VIII^e Jeux panarabes pour ne retenir de l'événement à venir, le 12 juillet, que le grand rendez-vous d'une jeunesse venue des quatre coins du monde arabe.

VOILÀ AU MOINS UNE BONNE NOUVELLE: BEYROUTH REDEVIENT UNE CAPITALE ARABE. Bonne nouvelle parce que dans capitale arabe, il y a le mot «capitale», et même les anti-arabistes les plus ronchons admettront que c'est déjà beaucoup mieux que «sous-préfecture». C'est dire justement qu'il ne faudrait pas donner inconsidérément du crédit pour ces ouvertures à ceux qui sont trop contents, les autres jours, de jouer les sous-préfets aux champs.

Certes, les Jeux panarabes, c'est Hariri qui les a voulus, la Cité sportive, c'est lui qui s'y est accroché, et le prince Abdallah, c'est lui qui l'a logé. Mais, outre que c'est nous qui paierons, par taxes et surtaxes, il est quand même aux affaires depuis cinq ans et il serait temps que Superman serve à quelque chose.

REMARQUEZ, IL N'EST PAS BESOIN D'ATTENDRE LE GOUVERNEMENT pour redonner au Liban sa place sur la carte arabe. C'est grâce à des initiatives privées que Beyrouth aura vu passer, en moins d'une semaine, des personnalités aussi considérables qu'Edward Saïd, à l'occasion d'un colloque qui lui est consacré avec la participation d'intellectuels du Maroc, du Pakistan, de Suisse et d'Espagne, Walid Khalidi, autre grande figure académique palestinienne – et beyrouthine – et Lakhdar Ibrahim, invité par la LBC. Reste à espérer, s'agissant de ce dernier, que les Libanais auront cherché à entendre de sa prestation télévisée autre chose que ce qu'ils savent (sur Taëf, sur Michel Aoun ou sur Geagea) et qu'ils auront médité sur les enseignements que le diplomate onusien nous ramène d'Afrique du Sud, d'Algérie ou du Yémen, sans compter ceux puisés dans cet âge d'or de la diplomatie arabe que furent les années 60. À l'heure du village planétaire, que la télé serve à l'exploration des quartiers alentour aussi. En plus, ça crée des

Beyrouth capitale arabe

emplois: s'il doit y avoir prospection, les Libanais sont bien placés pour servir de guides.

BELLE LEÇON QUE CET ÉTERNEL RETOUR DU MÊME: pour faire des affaires, un Libanais libanisant d'Adma ou de Ajaltoun en vient

Même les anti-arabistes les plus ronchons admettront que c'est déjà mieux que «sous-préfecture»

rapidement à arpenter ce qu'il s'obstinait à tenir pour une *terra incognita*. Ce qui s'est passé il y a trente ou quarante ans avec «l'arabisme économique» d'une certaine bourgeoisie chrétienne se reproduit à l'ère du satellite. Ne voilà-t-il pas que pour les besoins du marché, publicitaire cette fois-ci, l'audiovisuel libanais se retrouve joyeusement arabe?

On sait que, depuis le début de leurs émissions sur satellite, les chaînes libanaises font grand bruit du Caire à Dubaï. La chose a pris l'ampleur d'un phénomène de société et, régulièrement, des articles de presse se font l'écho de ce qui pourrait fort bien devenir une lame de fond bousculant bien des barrages. On le sait moins, la réciproque est tout aussi vraie: l'aventure du satellite ne fait pas seulement saliver les comptables, elle finit par élargir les esprits.

Oh! ce n'est pas tous les jours joli joli. Le premier réflexe de nos grands médiateurs a même été de balancer la toujours juteuse combinaison *sea, sex and sun*, quoique édulcorée. Mais c'est comme pour une certaine presse écrite, les floraisons printanières ne durent qu'une saison et l'on ne gagne pas forcément à mépriser longtemps l'intelligence du client, lecteur ou téléspectateur, fût-il réputé obtus par la banale idéologie du racisme quotidien. Opportunément, le sens des affaires est là qui rappelle que l'image de marque, c'est aussi de l'argent. Et, déjà, une correction de tir s'engage, même si beaucoup reste à faire pour atteindre à la cohérence – et au professionnalisme – qu'on est en droit d'attendre d'un secteur de pointe.

CE QUI VAUT POUR LE SECTEUR PRIVÉ NE S'APPLIQUE MALHEUREUSEMENT PAS aux pouvoirs publics. Ici, nulle correction de tir, nulle image de marque à soigner. Les champs, bien clos, sont devenus dépotoirs mais les sous-préfets sont trop heureux d'y batifoler encore. Si quelques-uns cherchent parfois à faire illusion, à la faveur de l'escala de tel ou tel personnage considérable, du point de vue économique, on en revient très vite à la froide nudité du désordre organisé, dès lors qu'un «intérêt stratégique supérieur» le commande.

Beyrouth, capitale arabe? Trop tôt hélas! En tout cas, pas tant que «l'arabité du Liban» marque déposée sert d'alibi à la politique de l'abandon.